

*Clean, Shaven de Lodge Kerrigan*

Philippe Elhem

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1994). Review of [*Clean, Shaven de Lodge Kerrigan*]. *24 images*, (73-74), 61–62.

## VENUS DE LA NEIGE DE SOTIRIS GORITSAS

**C**e premier long métrage illustre, avec une économie de moyens d'une redoutable efficacité, la confrontation brutale avec la terre promise de trois Albanais d'origine grecque venus se réfugier en Grèce. L'action se situe en 1990, juste avant l'effondrement du système communiste, alors qu'eut lieu un exode massif d'Albanais, d'origine grecque ou non, vers la Grèce.

On sait qu'il existe dans le sud de l'Albanie une importante minorité grecque issue de l'ex-Épire qui a été brutalement coupée de ses racines à compter de 1945. En pré-général, en quelques phrases synopées, l'un des personnages situe le contexte socio-politique de la vie de ces Grecs-Albanais et les raisons de leur fuite, à la suite d'un massacre. On n'a pas besoin d'en savoir plus: là est l'essentiel. Arrivés en Grèce, la terre promise, les deux hommes et l'adolescent qui les accompagne sont parqués dans des camps misérables, confrontés à l'hostilité et à l'exploitation sans vergogne des Grecs. Grecs en Albanie, ils sont Albanais en Grèce, dans ce qu'ils considèrent être leur vraie patrie, d'autant plus qu'ils parlent grec, leur langue maternelle. À Athènes, qu'ils parviennent à rejoindre de peine et de misère, la situation est pire: sans ressources et inadaptés à la vie moderne occidentale qu'ils n'ont jamais connue, ils ont tôt fait de se clochardiser.

Ayant à son actif de nombreux documentaires réalisés pour la télévision grecque, Sotiris Goritsas décrit ici d'une façon passionnante mais implacable, sur le mode de la fiction mais sans concession au spectaculaire, l'écart considérable, le fossé qui existe entre les discours des politiciens panhellénistes et la réalité terrifiante de l'accueil qui est réservé aux «frères» de la diaspora



grecque, dont l'attitude carrément fasciste des soldats et des policiers qui donne à penser qu'en tout Grec sommeille l'âme d'un colonel. Bien sûr, la «gestion» des flux migratoires n'est pas chose aisée, avec leurs ressacs incontrôlables, mais le film de Goritsas, en plus de donner un bon aperçu des problèmes aigus auxquels sont confrontés certains pays d'Europe, laisse à penser que la Grèce n'était pas du tout préparée à ce scénario et il vise manifestement à susciter une prise de conscience auprès de ses compatriotes. Il y parvient sans verser dans le prêchi-prêcha: il se contente d'illustrer, d'une façon authentique, la qualité de l'accueil fait à ces réfugiés brutalement confrontés à la réalité du rejet et qui ne bénéficient d'aucun soutien de l'État grec, des gens déclassés et corvéables à volonté qui n'ont

aucune chance de s'en sortir. Cette authenticité est accrue par le fait que l'un des acteurs (celui qui incarne Thomas) est né au Kazakhstan et est arrivé en Grèce comme réfugié en 1990: il est le personnage.

On aura compris qu'il s'agit d'un récit réaliste, mais ce film de Sotiris Goritsas accède à la poésie par sa sensibilité et son sens de la composition et il échappe aux pièges du mélo par sa retenue et sa rigueur, par sa façon toute personnelle de se tenir comme en retrait et de jouer adroitement de l'ellipse. Produit avec 260 000\$, il aborde donc un sujet d'actualité en Europe à l'heure de la remise en question des frontières et des déplacements massifs de population, et il atteint si bien sa cible qu'il connaît un vif succès en Grèce. ■

GILLES MARSOLAIS

## CLEAN, SHAVEN DE LODGE KERRIGAN

**F**ilm indépendant réalisé par un cinéaste new-yorkais (ainsi que Lodge Kerrigan présente lui-même son œuvre et sa propre personne), *Clean, Shaven* constitua l'une des plus intéressantes découvertes que l'on pouvait faire cette année à un Certain Regard. Si sa réputation (il a déjà *écumé* quelques festivals nord-américains) de film

«insoutenable» fit peur à plus d'un (la projection fut interdite aux scolaires qui assaillent habituellement la salle Debussy) et la vision de ses deux trois scènes-chocs (dont l'une, particulièrement difficile à soutenir il est vrai, d'auto-arrachage d'un ongle), fit fuir quelques spectateurs, l'on aurait tort, toutefois de ne s'arrêter qu'à cet aspect des

choses. *Clean, Shaven* se présente avant tout comme l'étude clinique d'un schizophrène. L'originalité du film est d'essayer de nous faire pénétrer l'univers mental de celui-ci à l'aide d'une bande-son intelligente et travaillée qui recrée de façon convaincante l'environnement sonore dans lequel baigne le personnage (à la façon d'un poste de radio

dont on changerait continuellement les fréquences). Le film évite toute analyse psychologique pour coller aux faits et gestes de son protagoniste à la façon d'un road-movie policier (l'homme est un tueur pédophile obsédé par les petites filles; il est lui-même père d'une petite fille — qui sera la cause involontaire de sa perte — et suivi à la trace par un policier ordinaire) à peu près totalement dédramatisé. L'on pense, à la vision de *Clean, Shaven* au David Lynch d'*Eraserhead* — notamment pour le travail de son — mais, pour la précision, la totale absence d'esthétisme du film et cette attention aux faits et gestes dans leur quotidieneté, un David Lynch revu et corrigé par John Cassavetes (ou tout autre cinéaste épris d'hyperréalisme plutôt que de néo-expressionnisme)... ■

PHILIPPE ELHEM

Peter  
Greene.



## BAB EL-OUED CITY DE MERZAK ALLOUACHE

Tourné à Alger au printemps de l'année dernière, alors que l'état d'urgence venait d'être proclamé (avec toutes les difficultés que l'on peut imaginer), *Bab el-Oued City* se déroule pendant un autre printemps, celui de l'année 1989. Les émeutes d'Octobre sont encore toutes

proches et la montée des islamistes de plus en plus prégnante. C'est ce tournant de la société algérienne, qui se prépare à entrer dans les sanglantes années quatre-vingt-dix, que Merzak Allouache a voulu évoquer au travers du destin d'un jeune ouvrier boulangier, Boualem et de ses rapports avec deux

femmes et un militant islamiste. Fatigué par son travail et, plus généralement, par les conditions dans lesquelles il vit, Boualem, dans un geste de colère, arrache un jour le haut-parleur qui l'a brutalement réveillé. Ce haut-parleur diffusait le prêche de l'imam de la Mosquée du quartier; son geste va avoir pour lui comme pour ses proches des conséquences innombrables.

Renouant avec le quartier de son enfance qu'il avait déjà utilisé dans *Omar Gatlato*, Merzak Allouache tente de saisir les données du drame dans lequel l'Algérie est plongée. Plus que de pointer du doigt telle ou telle cause, tel ou tel coupable, c'est un ensemble de faits que le cinéaste met à jour; des faits que l'on peut résumer en quelques mots: inertie d'une société pauvre qui suinte l'ennui et la combine; misère morale et sexuelle d'une jeunesse sans avenir. Loin de se cantonner à un simple constat, autrement dit, loin de toute sociologie, Merzak Allouache, renouant avec la veine d'*Omar* nous donne un film vivant dont la gravité sous-jacente est moins générée par l'histoire qu'il nous raconte que par les conditions évoquées plus haut, dans lesquelles son tournage a dû s'inscrire et que nous ne pouvons manquer de ressentir. Film traitant d'un passé proche, *Bab el-Oued City* est lourd de tout le poids du présent. ■

PHILIPPE ELHEM

